

## **Philippe Meirieu critique de Philippe Meirieu A propos de la “question des compétences”**

On peut remercier Luc Cédelle d’offrir aux lecteurs du blog *Interro écrite, zero faute...* quelques bonnes pages du prochain recueil d’entretiens qu’il réalise avec Philippe Meirieu. Si on ne nous dévoile pas le titre de l’ouvrage, on peut y lire quelques réflexions du pédagogue sur ses “*récentes positions sur les compétences...*” Il en profite pour revenir en passant sur quelques-unes de ses positions fondamentales en matière de pédagogie et pour marquer sa singularité. Contre toute attente, on apprend que Philippe Meirieu a peut-être tort de considérer que les adversaires et les ennemis qu’il s’invente sont des ennemis véritables. En vérité, il est bien plus sévère avec lui-même, bien plus cruel contre lui-même que tous ses adversaires réunis...

### LA “QUESTION DES COMPÉTENCES”

Philippe Meirieu aborde la “question des compétences” sous une double incidence : d’abord celle, psychologique, de savoir qui est le plus compétent pour discuter “de la question des compétences” ; ensuite celle, épistémologique, de préciser le contenu conceptuel de ladite question.

a) Dans un premier temps Philippe Meirieu suggère fortement qu’il est sans doute le plus compétent pour parler des compétences et énumère les raisons pour lesquelles il en est ainsi. Il invoque d’abord une sorte de priorité historique : “*J’ai été, je crois, parmi les premiers à tenir, sur ce plan [de la critique des compétences], un sévère discours de mise en garde. Dès Apprendre, oui... mais comment, en 1989, je...*” ; critique sévère, mais objectif : “*J’ai toujours dit que la notion de compétence avait deux avantages...*” ; critique sévère, mais lucide : “*Je me suis aussi toujours méfié de la totémisation des compétences...*” ; critique conséquent : sur cette question, “*mes analyses ont très peu varié*”... 1989... 1999. Constance et continuité de la pensée. Ce rappel insistant de la constance et l’ancienneté de ses positions vise à montrer qu’il est insensible aux sirènes des modes, à l’éphémère. Il sait distinguer le noyau solide de la “notion...” de son usage pléthorique, exclusif et intempestif. Il serait injuste de lui reprocher ce qu’il appelle une sorte de “boursoufflure narcissique”.

Ensuite, il invoque une cause politique. Philippe Meirieu n’hésite pas à affronter le pouvoir ministériel. “*Je me souviens aussi être intervenu, en 1999, [pour dénoncer] l’envahissement de l’éducation et de la formation par l’idéologie des compétences.*” Ses amis sont, à l’occasion, ses adversaires ; ses “plus virulents adversaires” sont, à l’occasion, ses soutiens. “*Il est toujours difficile d’être considéré comme un traître par certains de ceux et celles avec qui l’on se sent solidaire...*” Philippe Meirieu est au-dessus de la mêlée. Il n’est pas l’homme d’un clan, a pour boussole la seule vérité. Il sait assumer la solitude du chercheur, ne craint pas d’affronter les lobbies, et même ses amis, ce qui confère à ses positions -du coup nécessairement courageuses- un statut d’objectivité.

Ensuite encore, il invoque une raison déraisonnable. Il écrit lui-même que cette “question des compétences” n’apparaît qu’aujourd’hui : “*Telle est la dérive béhavioriste - comportementaliste- de l’utilisation des compétences que je vois émerger un peu partout.*” Son émergence est donc la preuve de sa nouveauté ; aux chercheurs de s’emparer de cette

nouvelle question. Mais c'était compter sans la sagacité de Philippe Meirieu qui l'a traitée "parmi les premiers [...] en 1989" alors qu'elle ne se posait pas.

Plus étrange encore, ces recherches récentes sur la "question des compétences" convergent dans leurs analyses comme dans leurs résultats jusqu'à former un "*consensus*" dont Philippe Meirieu se "*réjouit*"; il écrit : "*Je me réjouis plutôt de ce consensus...*" Et c'est le même qui écrivait naguère : « Un *consensus* sur les questions éducatives est toujours, en réalité, l'expression d'une idéologie dominante qui interdit toute divergence et qui écarte *a priori* comme dangereuse la réflexion pédagogique. Même si le débat n'est pas confortable, il témoigne au moins que la chape de plomb totalitaire ne nous recouvre pas. »<sup>1</sup>

Nous retiendrons aussi que le pédagogue n'est pas prisonnier des conventions temporelles... Il aime rappeler que "La critique des compétences est restée longtemps assez confidentielle.", mais qu'elle est "aujourd'hui, [...] devenue un lieu commun." Il aime aussi rappeler qu'il fut l'un des premiers, l'un des pionniers... à discuter d'une question qui ne se posait pas et que personne ne posait, sinon Philippe Meirieu... Tout s'est passé comme si un physicien nommé Meirieu avait, au XVII<sup>ème</sup> siècle, discuté de façon confidentielle de la "question de l'alimentation électrique" du Palais de Versailles au temps de Louis XIV et reproché à ses confrères de n'avoir parlé d'électricité qu'à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle !

Enfin, même les philosophes, reconnaissent en lui un interlocuteur digne du plus grand intérêt, par exemple, "Marcel Gauchet avec qui j'ai engagé [...] un dialogue intellectuel particulièrement fécond..."

b) Dans un second temps, il voudrait encore une fois montrer au lecteur comment « ... *apprendre à débattre de manière exigeante et rigoureuse.* »<sup>2</sup> Or, lorsqu'il évoque la "question des compétences", Philippe Meirieu parle indifféremment de "*compétences*", de "*notion de compétence*", d'"*acquisition des compétences*" ou d'"*idéologie des compétences*", sans jamais faire un quelconque progrès dans la compréhension de l'une ou de l'autre de ces occurrences. Il va jusqu'à introduire une certaine confusion, par exemple, lorsqu'il écrit que "la *notion* de compétence avait deux avantages : d'une part de s'opposer à l'"*idéologie* des dons'..." Cette proposition laisse perplexe. On peut opposer une idéologie à une autre idéologie, mais il est rigoureusement impossible d'opposer une *notion* à une *idéologie* ! D'autre part, une "notion" n'offre aucun "avantage" ; seul son usage théorique peut offrir des avantages - théoriques ou pratiques.

Problème de définition. Dans *Quelle pédagogie pour quelle école ?* (ESF, Paris, 1993), on peut lire la définition suivante : Compétence. "*Savoirs renvoyant à des situations complexes qui amènent à gérer des variables hétérogènes et qui permettent de résoudre des problèmes qui échappent à des situations référentielles épistémologiquement à une seule discipline.*" Aujourd'hui, pour peu que cette première définition ait une signification quelconque, on affirme le contraire. "Le pilotage de l'enseignement ou de la formation par les référentiels de compétences me paraît porter en lui la dérive de l'*atomisation* des savoirs...", c'est-à-dire à la simplification : "on morcelle les savoirs en *unités de plus en plus petites*..." En réalité, ce qui est aujourd'hui au cœur de la question des compétences, c'est la dilution des savoirs et la promotion à tout-va du comportementalisme.

---

<sup>1</sup> P. Meirieu, *L'École ou la guerre civile*, Plon, 1997, page 23.

<sup>2</sup> EGC, page 68.

Saturé de tels tares, on pourrait s'attendre à ce que ce qui se présente comme pédagogie des compétences soit recusé et que le terme de savoir refasse son entrée sur la scène de l'école. C'est au contraire qu'on assiste : "Les compétences doivent toujours, pour ne pas se réduire à une juxtaposition d'habiletés mécaniques, être reliées par une intentionnalité, portées par un sujet qui témoigne [...] de son projet personnel..." C'est dire combien la couche critique du propos est mince. On prétend se livrer à une critique de la pédagogie des compétences, mais en réalité, on reprend, sans y changer une virgule, tous les airs de la politique du MEN. Que peut bien signifier l'expression "*acquisition des compétences scripturales*" ? N'est-il pas plus simple et plus juste de parler d'*apprentissage de l'écriture* ? Philippe Meirieu écrit : "Je distingue [...] l'acquisition des *compétences scripturales* et [...] le projet d'*entrer dans l'écrit*" ; ceci revient à écrire "Je distingue l'apprentissage de l'écriture de l'apprentissage de l'écriture." Comme si, lorsqu'on écrit, on n'entrait pas encore dans l'écrit.

Ce qui est au cœur de la pédagogie des compétences, dont Philippe Meirieu est un défenseur, ce n'est même plus le béhaviorisme, c'est directement le management, qui n'a que faire des savoirs. A aucun moment le mot ne sera prononcé. Et Philippe Meirieu n'a que faire des savoirs ; il écrit : « Les savoirs ne sont importants que s'ils sont directement utilisables, très *concrets*, opérationnels dans la vie quotidienne. »<sup>3</sup>

## MEIRIEU CRITIQUE DE MEIRIEU

Philippe Meirieu est-il plus heureusement inspiré lorsqu'il aborde des questions pédagogiques de première importance ? Il donne le sage conseil de "ne pas trop se payer de mots, savoir où l'on va et avoir une représentation minimale de ce qu'on veut obtenir..."

a) Il écrit : "Travailler au '**développement de l'esprit critique**' [...] relève de ces finalités généreuses et générales qui peuvent couvrir des pratiques les plus réactionnaires et permettre de s'adonner, avec la meilleure conscience du monde, à la promotion des 'héritiers'."

Mais n'est-ce pas le même Philippe Meirieu, critique de Philippe Meirieu qui écrivait naguère : « L'enfant « *doit apprendre l'esprit critique et la liberté de conscience*, y apprendre aussi à ne jamais se prosterner aveuglément devant le discours de quiconque, fût-il enseignant, auteur de manuels scolaires... »<sup>4</sup>. Qui pourrait le lui apprendre sinon un professeur ? "L'une des tâches premières de l'école, dit-il, c'est donc d'*apprendre la résistance*... »<sup>5</sup>

b) Il écrit : "Travailler à la '**transmission des valeurs fondatrices de notre culture**' [...] relève de ces finalités généreuses et générales qui peuvent couvrir des pratiques les plus réactionnaires et permettre de s'adonner, avec la meilleure conscience du monde, à la promotion des 'héritiers'."

---

<sup>3</sup> EGC, page 101.

<sup>4</sup> EGC, page 153.

<sup>5</sup> EGC, page 115.

Mais n'est-ce pas le même Philippe Meirieu qui écrivait dans *L'école ou la guerre civile* : « Nous voulons placer la *formation à la démocratie au cœur de toute pratique scolaire*. »<sup>6</sup> ?  
Thème ressassé de part en part de l'ouvrage : « L'urgence est de rebâtir une école capable d'assurer la survie de notre démocratie. »<sup>7</sup> ; « L'école obligatoire [...] doit constituer un abri, même provisoire, contre la *tempête sociale*. »<sup>8</sup> ; « Le déficit démocratique est, d'abord, un déficit d'éducation, et c'est donc par l'école qu'il faut commencer à y remédier. »<sup>9</sup>

c) Par exemple encore, il rappelle que son «livre *Frankenstein pédagogue* date de 1996 et dénonce vigoureusement toutes les formes de **'fabrication de l'homme par l'homme' sous couvert d'éducation**'...»

Mais n'est-ce pas le même Philippe Meirieu qui écrivait dans *L'école ou la guerre civile* : «L'école implique des choix de société, des choix philosophiques, des options prises sur l'avenir de notre pays, sur le *type d'homme* et d'*organisation sociale* que nous voulons.»<sup>10</sup> ?  
Il pensait pouvoir préciser son projet d'éducation totalitaire en revenant constamment sur la nécessité de la transmission d'une mystérieuse *Loi fondamentale*... « Il existe un 'lieu du commun', dit-il, régi par une *Loi fondamentale : l'interdit de la violence*. »<sup>11</sup> Puis, au lieu d'expliquer ce qu'il entend par là, il ressasse le même mot sans avancer d'un seul pas dans son explication. « Qui lui [l'élève rejeté] apprendra la *Loi* et le respect des règles nécessaires à toute vie collective ? »<sup>12</sup> ; le contenu des savoirs scolaires « *doit permettre aux [...] enfants d'accéder à la Loi fondatrice : le refus de la violence*. »<sup>13</sup> ; etc.

## CONCLUSIONS

Philippe Meirieu n'a pas d'ennemis, il tient toutes les positions et les positions contraires. C'est sa façon d'être consensuel. « Aujourd'hui, *tout est mélangé et personne ne s'y retrouve : que les choses soient clarifiées une bonne fois pour toutes...* »<sup>14</sup>, écrivait-il dans *L'école ou la guerre civile* ; nous devons constater que ses contributions ne contribuent qu'à obscurcir, même les questions les plus simples.

Dans sa note de présentation, Luc Cédelle écrit : «Cet extrait que je publie ci-après figure aussi sur le site de Philippe Meirieu. S'agissant d'un texte en travail, il peut différer de quelques virgules ou adjectifs, mais pas plus.» Effectivement, lorsqu'on réalise un tel score - *zéro faute*- ce serait dommage ! Mais ne serait-il pas plus dommage encore que le journaliste ne demande pas au pédagogue de s'expliquer sur toutes ces incohérences afin que le lecteur fasse une lecture profitable ?

Gilbert Molinier Berlin, le 10 octobre

---

<sup>6</sup> EGC, page 94.

<sup>7</sup> EGC, page 29.

<sup>8</sup> EGC, page 83.

<sup>9</sup> EGC, page 19.

<sup>10</sup> EGC, page 16.

<sup>11</sup> EGC, page 14.

<sup>12</sup> EGC, page 98.

<sup>13</sup> EGC, page 128.

<sup>14</sup> EGC, page 164.